

la Gueule cassée

Parmi les trépassés dont j'ai entendu parler par des âmes errantes... il fut un drôle de type dont je suis bien incapable de dire ce qu'il est devenu. Les esprits sont comme les gens, et certains sont transparents. Difficile alors d'établir un contact. Remarque, c'était peut-être du temps de sa vie charnelle ; *quelqu'un* l'aurait connu ici-bas, et pas forcément dans l'au-delà... étant *monté* un certain temps après lui, sans savoir où il s'était *retrouvé*, avant. Rien n'est simple, où que l'on soit. Ne t'attends surtout pas à tout comprendre, lorsque ton tour sera aussi venu de passer... à *autre chose*. Le fait est que cela n'a plus vraiment d'importance, puisque seul « **être** » compte, et que l'acuité de cette simple et totale sensation peut suffire à exclure tout le *reste*. Il ne demeure plus que deux états : **ce qui est** et **ce qui n'est pas**. J'insiste, car c'est important. Je ne peux guère en dire plus. Je ne suis pas en position de. Malgré tout, sache qu'il y a plusieurs états dans **ce qui est** et dans **ce qui n'est pas**. Le mien, d'état, il est (probablement) transitoire. À un moment, je suppose qu'il va se passer quelque chose ! même si ça peut être très long... et d'autant plus long que le temps n'existe plus, **ici** – et d'autant plus qu'il n'existe **nulle part**...

Et donc, du *temps* où l'on croit qu'il y en a, il y avait ce drôle de type. Dans ces cas-là, quand on dit « drôle », c'est souvent pour dire le contraire... De fait, il n'était pas plus rigolo que cela. Pas triste non plus. Juste un caractère égal, pas du genre émotionnel. Il n'avait pas été élevé de manière à faciliter cela. Mais peut-être que je me trompe totalement ! – ce ne serait pas la première fois – et que c'était au contraire un gars bon vivant, de son vivant.

Un qui avait des copains, avec qui il se poilait, surtout au moment de débaucher, à la sortie de l'atelier. On évacue le stress, et il y en a toujours qui ont une sacrée répartie ! Ça fait du bien de rigoler, car la vie n'est pas si drôle... surtout quand c'est une drôle de vie. Et se retrouver, presque du jour au lendemain, en uniforme, et de partir au front, que tu ne sais même pas où il est, et que les généraux non plus ! ça te fait carrément tout drôle... La ferveur du début est vite retombée. Non seulement ils n'avaient pas repris l'Alsace et la Lorraine en deux coups de cuillères à pot, mais les Uhlans se sont vite retrouvés à 20 km de Paris ! Tu parles d'un charivari... Bon, le front reflua, repoussant l'ennemi, pour se stabiliser. Et c'en fut terminé des mouvements, pour faire place aux positions. Sa position, à lui, elle n'était ni bonne ni mauvaise. À la guerre comme à la guerre ! et les camarades tenaient bon. Enfin, ceux qui ne devaient pas partir à l'assaut ! offrant leurs poitrines aux mitrailleuses ennemies... Lui, il était dans l'artillerie. Au moins, tu ne bouges pas trop. C'est un avantage réel. Tu peux fumer la pipe, quand ça ne canonne pas, et même tout simplement ne rien faire, sans rien dire, avec la bande de gars de ta batterie, autour du canon de 75. Il était un poilu comme un autre, qui ne payait pas de mine, mais qui se prit d'un coup un éclat d'obus dedans, la mine. Il n'a rien vu venir... ou peut-être, mais il ne s'en souvient plus ; de plus rien, de toute façon. Il s'est retrouvé à l'hôpital de fortune, à se reposer, mais pas longtemps, car la douleur le réveillait régulièrement. Là-bas, on l'a rafistolé, à la hâte, parant au plus pressé pour redonner forme à cette charpie de chair. C'était spectaculaire, mais ses jours n'étaient plus en danger.

Il fut ensuite rapatrié vers l'arrière, à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce, car il y avait un service spécialisé dans la chirurgie réparatrice – discipline nouvelle et balbutiante, et nécessaire. Il n'avait déjà pas, au naturel, une tronche de gommeux des boulevards, mais là, c'était réglé : le malheureux était défiguré. Après un long séjour et de grandes souffrances, il en sortit avec une gueule cassée... Devant le miroir, il n'y croyait pas. Sa tête de carême d'avant, il la regrettait. Même avec elle, il pouvait plaire ! l'espérer tout du moins... bien que n'en ayant pas eu beaucoup l'occasion. Forcément, la guerre est arrivée trop vite. Désormais qu'elle était derrière lui, pour la bagatelle, il lui fallait une pièce de cinq francs. Le tarif habituel était de quatre francs cinquante, mais il estimait normal de donner plus, vu son état, même si sa pension mensuelle d'invalidité ne dépassait pas les cent-vingt et quelques. Malgré tout, il fallait bien compenser son préjudice par de menus plaisirs... Du reste, la devise de ces nombreux infortunés était : « Sourire quand même ».

Trop intimidé, à cause de son aspect, il lui arrivait donc d'aller visiter les *filles publiques*. Elles, étaient gentilles. Elles s'extasiaient aussi devant son gros *engin* ! « Pour sûr, il y en a, des belles demoiselles, qui ne savent pas ce qu'elles perdent... » Et alors, elles rigolaient de bon cœur. Et ce bon cœur, il réchauffait celui du gars. C'était « un brave gars », comme on dit, moitié pour le valoriser, moitié pour s'en moquer. Elles, ne se moquaient pas. Un héros, ça se respecte. Elles l'avaient surnommé Hercule ! parce que le demi-dieu mythologique était représenté sur la pièce en question qu'il leur donnait, d'un geste embarrassé ; et aussi à cause de sa fameuse massue...

Son sort (matériel) s'améliora lorsqu'il obtint un emploi réservé au titre des gueules cassées, à la consigne d'une gare parisienne – celle d'Austerlitz, me semble-t-il... ou de Lyon ? À vérifier (si c'est encore possible). Une consigne, c'était là où l'on pouvait déposer des bagages en toute sécurité. Un agent allait les ranger dans la réserve, et donnait un ticket pour les récupérer. Comme il avait des membres valides, « Hercule » les fortifia en trimballant valises et malles. Ce n'était pas passionnant, mais il y avait tout de même le contact humain. Dame, tous ces voyageurs étaient bien obligés de s'adresser à lui ! ce qui n'enchantait pas plus que cela certains... tandis que le plus grand nombre était compatissant, masquant ce sentiment par un excès de politesse. Il la prenait, cette pitié, même si elle pouvait aussi lui pincer le cœur, lui rappelant constamment l'infortune de sa condition...

Il y restera 17 ans, dans sa gare, logeant seul dans une petite chambre d'une pension de famille – lui qui n'en avait pas vraiment. Un parent (sans trop de précision), quelque part, ou ailleurs, ne se voyant pas plus qu'ils ne s'écrivaient. Lui avait échappé à l'enrôlement, pour d'obscures raisons. Qu'auraient-ils pu se dire ? « T'as eu de la chance ! » « Pas toi... » Cela n'aurait servi à rien.

Outre la fréquentation épisodique (mais régulière) des maisons closes – une seule, en fait (c'est plus commode), où il était connu, et où l'on était habitué à son aspect – il avait quelques autres distractions. Par exemple : il aimait aller au cirque Medrano, sur le boulevard, près de Pigalle, pour voir des clowns, comme les Fratellini, ou Chocolat – le fameux clown noir, alors en plein succès.

Il allait aussi dans des salles du cinématographe, dont l'Aubert-Palace ou l'Omnia Pathé, plus luxueux. Dans l'obscurité, il n'était plus cette personne particulière... redevenant comme tout le monde. Il ne manquait pas non plus la manifestation annuelle de la course des garçons de café ! Le parcours, de quelques kilomètres, variait, mais il adora l'édition de 1929, à Montmartre, où les serveurs portaient leur plateau avec une bouteille de quinquina et des verres. La sainte règle : ne pas courir ! et c'était poilant de les voir se trémousser en marchant vite, se déhanchant comme des dégingandés, tel, jadis, « Valentin le désossé » ! lequel faisait un numéro tordant au Moulin Rouge, et qu'immortalisa Toulouse-Lautrec. La course avait souvent lieu le 14 juillet, et il préférait cette manifestation bon enfant aux autres, trop militaires pour ce pacifiste résolu – ayant connu, de trop près, les horribles conséquences des patriotismes tapageurs. Sans compter qu'on y voyait beaucoup d'embusqués...

Dans l'autobus, il évitait de regarder les gens. Eux ne s'en privaient pas. Il s'était habitué à être une bête curieuse. Après, ils allaient parler de lui, au bureau, aux collègues. Bien sûr, on les plaignait ! mais en même temps, on eut préféré ne pas les rencontrer. C'est qu'il y en avait, des défigurés de la guerre. Innombrables et innommables. Va-t'en savoir leur nom, à tous ces soldats inconnus...

Le plus douloureux, c'est qu'il faisait peur aux enfants. Au jardin public, ils le montraient du doigt, faisant une grimace avant de courir se réfugier dans les jupons de leurs mères. Sauf une fois, dans le métropolitain, il alla pour s'asseoir à une place réservée aux mutilés de guerre.

Il y avait du monde, et il dut mettre sa carte d'invalidé sous le nez de celui qui occupait la place. Celui-ci le toisa d'un air contrarié. Il l'aurait même bien envoyé paître ! mais il se serait fait lyncher de manquer de respect à un si grand mutilé. La journée commençait mal pour lui... En face, une mère et son jeune enfant. La mère évita de le regarder, et même de le voir, s'ingéniant à faire comme s'il n'était pas là. Tout le contraire du petit enfant, qui ne parlait pas encore, mais qui avait une curiosité naturelle devant toute nouveauté. Il était à un âge où il n'avait aucun mot à poser sur tant de choses ! dont la plupart totalement incroyables. Ce *phénomène* l'intrigua fort... et il commença à montrer du doigt notre homme à sa mère en babillant. Celle-ci eut le réflexe rapide de lui baisser le bras, et de le maintenir. L'enfant, surpris, se tourna vers sa maman, puis à nouveau vers son semblable, lequel lui sourit des yeux, sans fuir le regard, ou juste observer l'enfant via le reflet dans la vitre. Ils se faisaient face. Le poupon était mignon, et ce mignon répondit à ce sourire. Il esquissa même un petit rire, un rire de joie, car le monsieur était rigolo, lui inspirant une sympathie spontanée. Le cœur du héros se gonfla. « C'est pour toi que je me suis battu ! » pensa-t-il fièrement, ayant trouvé pour la première fois une justification à ses sacrifices. Mais la mère réagit instantanément en se levant, pour aller ailleurs, comme si elle descendait à la prochaine. Et deux êtres, différents en tout, eurent le même soupir.

Un beau jour de printemps, il fit une jolie rencontre : un chat de gouttière, assez mité. Il était venu se frotter à ses jambes, alors qu'il s'était assis sur un banc public. Un chat tigré, qu'il appela (évidemment) : « Mistigri ».

Il n'était pas tout jeune, et un peu amoché, mais il ronronna à ses caresses, ce qui le remua profondément. Il eut bien voulu le ramener chez lui, mais la logeuse n'aurait jamais voulu : « Pas de bestioles chez moi ! Ni chat, ni chien, ni poux, ni punaises. » Alors il se contenta de lui acheter des morceaux de mou (poumon), que dévorait Mistigri à belles dents ! Ils se retrouvaient là tous les jours, à heure fixe. C'était certainement l'être pour qui il comptait le plus, et je crois bien que c'était réciproque. Or cela ne dura qu'un temps : un jour, il n'est plus venu. Va savoir... Et ça lui fit une cicatrice de plus.

D'une très grande ponctualité à son travail, il arriva pourtant qu'il fut en retard, un certain jour... et même tout le long de ce jour. Ne le voyant pas le matin, il fut vite remplacé à son poste, par un autre employé, très mécontent, et d'autant plus que ça se reproduisit le jour suivant ! N'en pouvant plus, le collègue alla se plaindre. Le chef du service s'écria : « Ma foi, ça m'a l'air louche. » Il décrocha son téléphone pour avoir le poste de police du quartier. Il balança le nom et l'adresse. Consigne fut ensuite donnée à l'îlotier d'y passer, pour vérification. Le gardien de la paix s'acquitta de sa mission, montant jusqu'à la cambuse du bonhomme, accompagné de la logeuse, qui n'avait rien remarqué, car il n'y avait jamais rien de *remarquable* en ce qui concernait ce monsieur... fort heureusement ! la maison tenant à sa réputation. Elle avait une clef, mais c'est l'agent qui tînt à entrer le premier. Ils le trouvèrent par terre, en caleçon long et tricot de corps, tout ce qu'il y a de plus mort. Aucune trace de violence, criminelle ou volontaire. On ne chercha pas plus loin. Et c'est là tout ce que l'on pouvait en dire.

